

LE PETIT
CHAPERON ROUGE,

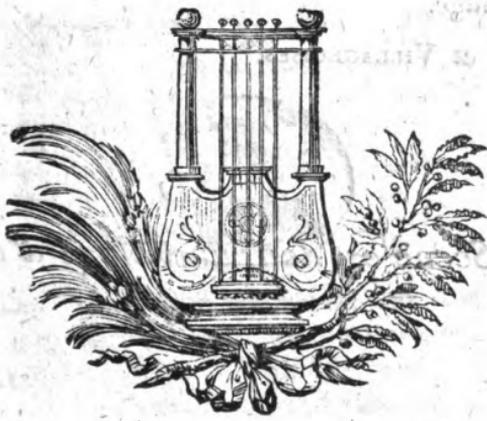
COMÉDIE EN UN ACTE,

MÉLÉE DE COUPLETS,

IMITÉE DU CONTE DE PERAULT,

PAR M. DUMERSAN;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre
des Variétés, boulevard Montmartre, le 16 Mars 1811.



IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

A PARIS,

Chez M^{me} CAVANAGH, Libraire du Théâtre
des Variétés, boulevard Montmartre, n^o 2, au
second:

1811.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE PETIT CHAPERON ROUGE, jeune
villageoise ingénue.

M^{lle} PAULINE.

LA MÈRE-GRAND, vieille femme, méfiante
par expérience.

M^{me} BAROYER.

LUTINO, jeune seigneur du village, petit
écolier qui ne respire que le plaisir.

M. VERNET.

FERULINI, son précepteur, espèce de
Bazile, pédant et ignorant de bonne foi.

M. POTIER.

SIMPLICE, paysan amoureux du petit Cha-
peron Rouge.

M. BRUNET.

VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.



La Scène est dans un village d'Italie.

LE PETIT
CHAPERON ROUGE,
COMÉDIE-VAUDEVILLE.

(Le théâtre est partagé ; il représente un hameau ; à droite la façade du château du seigneur Lufino ; à gauche l'intérieur de la chambrette de la Mère-Grand , où l'on voit son lit, son fauteuil et une hûche : çà et là sur le chemin des arbustes et des touffes de fleurs ; en avant un beau rosier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE-GRAND, *dans la chambrette, filant sa quenouille.*

CETTE petite fille est d'une longueur à tout ce qu'elle fait !... (*Elle appelle.*) Chaperon Rouge...

CHAPERON ROUGE, *que l'on ne voit pas.*

J'y vais, ma Mère-Grand.

LA MÈRE-GRAND.

Allons donc, mademoiselle. Elle est distraite, préoccupée... Ah dame, ça va avoir quinze ans, et je me souviens qu'à cet âge... Ah, Chaperon Rouge...

CHAPERON ROUGE, *de même.*

Dame, ma Mère-Grand, laissez-moi donc le temps de me coiffer.

LA MÈRE-GRAND.

La, voyez-vous la coquetterie ! Il est vrai que ce joli petit chaperon rouge dont je lui ai fait présent l'année passée lui va si bien ; la rend si gentille... aussi le nom lui en est resté ; on ne l'appelle plus dans tous les hameaux d'alentour que le petit Chaperon Rouge.

SCÈNE II.

LA MÈRE-GRAND, CHAPERON ROUGE.

CHAPERON ROUGE *entrant.*

Me voilà , ma Mère-Grand.

LA MÈRE-GRAND.

Arrivez , petite fille , que je vous gronde.

CHAPERON ROUGE.

Ah , ce n'est pas bien pressé.

(Elle se regarde à un petit miroir qui est suspendu au mur.)

LA MÈRE GRAND.

Pour avoir été si longtemps à votre toilette , vous serez huit jours sans m'embrasser. Qu'est-ce que vous faites donc là !... Tenez , elle se regarde au miroir... Oh la petite coquette ! Si vous continuez je vous reprendrai votre petit chaperon rouge , qui vous rend si gentille.

CHAPERON ROUGE.

Oh non , ma Mère-Grand ; vous seriez bien fâchée que je fusse laide.

LA MÈRE-GRAND.

Donnez-moi ma vielle , et mettez-vous là ; je vais vous chanter ce que ma Mère-Grand me répondit en pareille circonstance : j'étais jolie comme vous.

(Elle soupire.)

CHAPERON ROUGE.

Il y a longtemps de cela , ma Mère-Grand.

LA MÈRE GRAND.

Oh ! j'ai bonne mémoire.

CHAPERON ROUGE.

Tenez , voilà votre vielle.

LA MÈRE-GRAND , *s'accompagnant avec sa vielle.*

AIR : *Gardé par de vaillans soldats.* (Diane de Poitiers.)

Née au village , la p'tit' Babet

Avait reçu de la nature

Tout ce qui séduit , tout c' qui plaît ,

Pied mignon , corsage bien fait , (*bis.*)

Un minois frais comme un' peinture ;

All' perdit tout en un instant
Par une affreuse maladie :
Quand on est sage , mon enfant,
Sachez qu'on est toujours jolie.

Un seigneur avait vu Babet ,
Et, quoique simple bachelette,
Pour ses vertus il l'estimait :
Un' dam' de la cour l'adorait, (bis.)
Mais elle était fière et coquette :
Il n' balanc' pas un seul instant ;
Avec Babet il se marie.
Quand on est sage , mon enfant,
Sachez qu'on est toujours jolie.

CHAPERON ROUGE.

V'la une chanson bien gentille, et si je suis sage un seigneur pourra donc m'épouser ?

LA MÈRE-GRAND.

Ah ! toutes les filles ne sont pas si heureuses que Babet.

CHAPERON ROUGE.

C'est égal, je suivrai son exemple.

Air du vaudeville de Six mois d' Absence.

Je serai bien sage ,
Et si l'on me fait la cour
Je fuirai l'hommage
Des villageois d'alentour :

(*A part.*) Pourtant, sur mon âme,
Si quelque joli seigneur,
Pour être sa femme,
Vient me demander mon cœur ,

Dame, je pourrais bien...

LA MÈRE-GRAND.

Hein !

CHAPERON ROUGE à la Mère-Grand.

Je serai bien sage ,
Et si l'on me fait la cour
Je fuirai l'hommage
Des villageois d'alentour. |

LA MÈRE-GRAND.

Allons, ma fille, c'est aujourd'hui jeudi ; oubliez-vous qu'il faut aller chez votre mère, au hameau voisin, cher-

cher la galette et le petit pot de beurre qu'elle a soin de
mettre à part pour moi toutes les semaines ?

CHAPERON ROUGE.

Je ne l'avais pas oublié, ma Mère-Grand.

LA MÈRE-GRAND.

Ah ça, ne vous amusez pas en route ; il n'y a qu'un
petit quart de lieue : je vous attends dans une demi-heure.

CHAPERON ROUGE.

Il faudra donc toujours courir !

LA MÈRE-GRAND.

Non ; mais il faudra suivre le grand chemin tout droit,
et ne pas entrer comme à l'ordinaire dans le bois, où
vous vous amusez à cueillir des noisettes.

CHAPERON ROUGE.

Quel mal y a-t-il à cueillir des noisettes !

LA MÈRE-GRAND.

Vous ne savez donc pas que les bois sont pleins de
loups qui croquent les jeunes filles !

CHAPERON ROUGE.

Je n'en ai jamais rencontré.

LA MÈRE-GRAND.

AIR : *Notre meunier chargé d'argent.*

C'est que pour attirer les loups
Vous étiez trop jeunette ;
Maintenant prenez garde à vous,
Car chacun d'eux vous guette :
Ils n'exercent jamais leurs dents
Sur les enfans ;
Mais, pour éviter ces méchants,
Quand vous aurez quinze ans
Au bois, jeune fillette,
N'allez pas (*bis*) cueillir la noisette.

CHAPERON ROUGE.

Et moi qui ai mes quinze ans d'avant-hier ; ah, s'ils
savaient cela !

LA MÈRE-GRAND.

Mon enfant, souvenez-vous de mes conseils.

CHAPERON ROUGE.

Oui, ma Mère-Grand : voyons si je les ai bien retenus.

Air nouveau de M. Tourterelle.

On dit que je suis gentille ;
 Je viens d'avoir mes quinze ans ;
 A cet âge jeune fille
 Doit craindre les loups méchans :
 Pour ne pas aiguïser leurs dents
 Il ne faut donc pas que d'ici je bouge.
 Ah ! je crois les voir sur mes pas ;
 Je les entends... hou ! hou ! je les entends... Hélas !
 Messieurs les loups, ne croquez pas
 Le petit Chaperon Rouge.

Je vais chercher la galette
 Pour ma bonne Mère-Grand ;
 Mais en route, moi pauvrete,
 Si je rencontre un amant ;
 Pour me garder du loup méchant,
 D'auprès de moi je ne veux pas qu'il bouge.
 Car le loup ne f'rait d' moi qu'un r'pas ;
 Je crois l'entendre... hou ! hou ! je crois l'entendre!... Hélas !
 Monsieur le loup, ne croquez pas
 Le petit Chaperon Rouge.

LA MÈRE-GRAND.

Allez vite, et surtout ne vous arrêtez pas en chemin.

CHAPERON ROUGE.

Oui, ma Mère-Grand. (*Elle sort de la cabane.*)
 Voyons par quel chemin irai-je : celui-ci est le plus
 court ; oui, mais celui-là est le plus joli ; allons par là.

(*Elle chante en s'en allant.*)

Messieurs les loups, ne croquez pas, etc.

SCÈNE III.

LA MÈRE-GRAND, *seule.*

Ça pousse comme le bouton de rose au printemps : que
 de soins pour empêcher qu'une main indiscrete ne brise
 sa tige délicate !

AIR : *Mon galoubet.* (*De la Belle au bois dormant.*)

Jeune bouton (*bis.*)
 Que d'élever on se propose,
 Pour éclora attends la saison :

Si l'on veut qu'il devienne rose
Il n' faut pas qu'on touche, et pour cause,
L' jeune bouton. (*bis.*)

Sur le bouton (*bis.*)
Du jardinier l'espoir repose ;
Il est l'ornement du buisson ;
Mais si trop souvent on l'arrose,
D'avance on fait périr la rose
Dans le bouton. (*bis.*)

(Elle entre dans une chambre au fond de sa chaumière.)

SCENE IV.

LUTINO, FERULINI, *arrivant du côté par où Chaperon
Rouge est sortie.*

FÉRULINI.

Mais venez donc, monseigneur, venez donc. Qu'avez-vous à regarder de ce côté ?

LUTINO, *sans lui répondre.*

Qu'elle est leste et gentille !

FÉRULINI.

Il est temps de finir notre promenade ; voici l'heure de votre leçon de mythologie.

LUTINO.

Ne pouvez-vous me la donner en nous promenant ?

FÉRULINI.

C'est cela, en nous promenant ! Croyez-vous que j'aie dans la tête tout ce que je suis obligé de vous apprendre ?

LUTINO.

Hé, que m'importent toutes vos sciences, qui ne font que m'ennuyer !

FÉRULINI.

Elles m'ennuient bien plus que vous ; depuis cinquante ans que je montre pour vivre le latin, que je n'entends guère, l'astronomie, où je ne vois goutte, et l'histoire, qui ne me regarde pas du tout, si vous croyez que ça m'amuse !

LUTINO.

Hé bien, à quoi cela me servira-t-il ?

FÉRULINI.

Peu m'importe ; mais il est nécessaire que vous sachiez tout cela ; autrement vous passeriez dans le monde pour un homme qui... ne le sait pas.

LUTINO.

C'est clair. Tenez , mon cher M. Férulini , recévez vos honoraires , et laissez-moi faire tout ce qui me plaira ; à cette condition nous serons bons amis.

AIR : *Le soir après pénible ouvrage.* (Du Pèlerin et le Roi.)

Je renonce à votre science,
Et ce qui borne mon désir
C'est une douce indépendance,
Qui mène seule au vrai plaisir.
C'est l'art d'aimer qu'il faut m'apprendre
Pour bien satisfaire mon cœur ;
Mais dans cet art je ne veux prendre
Qu'une femme pour précepteur.

FÉRULINI.

Vous plaisantez , je crois ! une femme à votre âge !
Vous osez parler d'amour , et vous n'êtes qu'un enfant.

LUTINO.

Faut-il attendre que je sois un barbon ?

FÉRULINI.

AIR : *Il est trop tard.*

Il est trop tôt
Pour qu'amour vous engage ;
Trop jeune amant n'aime pas comme il faut.

LUTINO.

Mais voulez-vous que j'attende à votre âge,
Pour qu'on me dise : hélas ! pauvre vieillard,
Il est trop tard.

FÉRULINI.

Les principes , monseigneur , les principes ! Votre éducation m'a été confiée par feu monseigneur votre illustre père , qui de son vivant n'était point un esprit ; je ne sais s'il le sera devenu après sa mort , mais je dois répondre à ses soins. J'ai eu l'honneur lorsque vous étiez enfant de donner le fouet à votre seigneurie ; maintenant que vous êtes dans l'adolescence , il faut des corrections propor-

tionnées à votre âge, et je vous prie de croire que je vous les administrerai avec tout le respect dû à votre naissance.

LUTINO.

M. Féculini, vous êtes un sot.

FÉCULINI.

Je suis votre précepteur.

LUTINO.

Vous ne savez pas vous conduire, et vous voudriez me donner des leçons !

FÉCULINI.

Qu'est-ce que cela fait, monseigneur ! Il y a des aveugles qui vous indiquent parfaitement tous les chemins, ce qui ne les empêche pas de s'y casser le cou.

LUTINO.

Il y a de jolies filles dans le monde ; je ne suis pas homme pour rien, et je veux faire l'amour.

FÉCULINI.

Vous ne savez pas seulement ce que c'est.

Air du vaudeville de Haine aux Hommes.

L'amour vient embraser le cœur
Quand on est dans l'adolescence ;
On s'y livre avec trop d'ardeur ;
C'est ainsi que cela commence :
Bientôt son feu se ralentit,
Puis après il se change en glace ;
Le dégel vient ; la glace casse ;
C'est ainsi que cela finit.

LUTINO.

On finit comme on peut ; commençons toujours. Le minois de cette petite fille qui vient de passer avec un chaperon rouge ne me sort pas de la tête.

FÉCULINI.

Comment, monseigneur, une simple paysanne ! Et les convenances !

LUTINO.

Que m'importe.

FÉCULINI.

Alors convenons qu'il n'y a plus de convenances. Ah, monseigneur ! vous avez fait bien plus de progrès dans tout ce que je ne vous ai pas appris que dans tout ce que je

vous ai enseigné ; vous êtes sur le chemin le plus glissant ,
in via periculosa , et pour vous empêcher de courir à
votre perte , je vais vous mettre sous les verroux , *sub*
pessulos.

LUTINO.

Oh maudit corbeau du pays latin !

FÉRULINI.

Rentrez au château ; point de rébellion , ou j'appelle
main forte. Holà , Pédro , Simplicie.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS , SIMPLICE.

(Il sort du château tenant à la main un morceau de pain et de
fromage , et une bouteille sous son bras ; il parle la bouche pleine.)

SIMPLICE.

Hé ben , quoi donc qu'il y a ? est-ce que le feu est au
château ?

FÉRULINI.

Non , mais il est...

SIMPLICE.

Où donc ?

FÉRULINI.

Dans le cœur de monseigneur , ton frère de lait , et
il est urgent que ma sagesse éteigne l'incendie de son
amour.

LUTINO.

Oh , maudit pédant , quand ne serais-je plus sous ta
fêrule !

FÉRULINI.

A vingt et un ans , comme l'a ordonné le testament de
feu monseigneur votre illustre père.

LUTINO.

Oh comme je me vengerai alors ! tu me paieras mon
esclavage. Je rentre , mais tu verras ; pour te faire enrager
je ne vais pas étudier du tout.

FÉRULINI.

Pourvu que vous soyez dans votre cabinet d'étude à

l'heure prescrite, que vous deveniez savant ou non, qu'est-ce que cela me fait ! je m'en lave les mains. *Inter innocentes lavabo...*

(Lutino rentre.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Lutino.*

FÉRULINI à *Simplice.*

Toi, reste en sentinelle à la porte, et prends garde que le prisonnier ne s'échappe ; tu m'en répons corps pour corps ; si je ne le retrouve pas, c'est toi qui seras puni à sa place.

SIMPLICE.

Ben obligé ; il fera les fautes, et c'est moi qui recevrai les patoches.

FÉRULINI.

Tu raisonnes, je crois... O bestiola !

(Il sort.)

SCENE VII.

SIMPLICE *seul.*

Bestiola !... il parle toujours grec... Allons, me v'là en faction. Ce M. Féruini est un drôle de corps ; il aurait bien pu se dispenser de me déranger ; j'étais en occupation sérieuse ; je déjeûnais ; heureusement que je suis accouru avec armes et bagages ; les munitions de bouche sont essentielles pour qu'un poste puisse tenir longtemps... Il va l'endoctriner là dedans, lui donner comme il dit la nourriture de l'esprit ; moi je tiens beaucoup à la nourriture du corps ; je veux vivre longtemps, et je me suis fait là dessus une philofie...

AIR : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Ben chanter, ben rire
Quand on est enfans ;
A vingt ans s'inscrire
Pour être gourmanda ;

Jusqu'à soixante ans
 Fair' l'amour avec sa bergère;
 A quatre-vingts ans
 Ben remplir, ben vider son verre;
 Vingt ans encor faire
 L' même usag' du temps,
 Et v'là la manière
 De vivre cent ans,
 Si longtemps qu'on vive,
 On dit qu' faut un jour
 Sur l'infernal' rive
 Descendre à son tour:
 Quand pendant cent ans
 On n'a fait qu' chanter, boire et rire,
 Si j' sommes contens
 De c'te façon de nous-conduire;
 Tout d' même encor faire
 L' même espace de temps,
 Et v'là la manière
 D' vivre deux cents ans.

Et comme ça il n'y a pas de raison pour que ça finisse.
 Mais au lieu de guetter le seigneur Lutino, mon frère de
 lait, si je pouvais guetter le petit Chaperon Rouge, not'
 jolie voisine!... Depuis que je l'ai entraperçue, j'en suis
 devenu amoureux comme une bête. Elle est si sage que
 d'puis que nous nous aimons all' ne m'a jamais donné un
 p'tit baiser tant seulement, et pis la Mère-Grand est pres-
 que toujours à la guigner... Oh! si all' pouvait sortir...

(Il met son nez contre la porte.)

SCENE VIII.

LA MÈRE-GRAND, *dans sa chambrette*, SIMPLICE
en dehors.

LA MÈRE-GRAND.

Il me semble que j'entends quelqu'un à ma porte;
 est-ce que ce serait déjà la petite!

SIMPLICE.

J'entends remuer là dedans; c'est p't-êtr' elle... Appelons.
 Mamselle.

LA MÈRE-GRAND.

Qui est-là?

SIMPLICE.

Elle tremble en parlant ; pauvre petite !... C'est moi ,
mamselle ; Simplicé , vot' amoureux.

LA MÈRE-GRAND , *ouvrant la porte.*

Ah , coquin , tu viens en conter à ma fille !

SIMPLICE.

Ah!... La , la , je me suis trompé.

LA MÈRE-GRAND , *levant sa béquille.*

Drôle que tu es !

SIMPLICE.

Ecoutez donc , Mère-Grand ; je venais vous dire...

LA MÈRE-GRAND.

Ah ! tu raisones... J'ai eu tort , grand tort de laisser
cette petite aller seule... Je vais au-devant d'elle ; v'la
le chemin le plus court ; c'est sans doute celui qu'elle aura
pris.

AIR : *La fille au coupeur de paille.*

C'est à tort que d'un' fillette
Un' mèr' ne suit point les pas ,
Et qu'ell' l'expose seulette
Lorsqu'elle a d' gentils appas ;
Elle arrête ses pas
Et s'amuse à la fleurette ;
Ell' gliss' ; v'la comme soudain
Fillette fait son chemin.

(Elle sort du côté opposé à celui qu'a pris le petit Chaperon Rouge.)

SCENE IX.

LUTION , *à la fenêtre du château* , SIMPLICE.

LUTINO.

Voilà la vieille mère qui s'en va précisément du côté
opposé à celui où j'ai rencontré cette charmante enfant...
Oh , si je pouvais sortir !

SIMPLICE.

Va , vieille gangan ! va. Ah , que j'aurais de plaisir à la
tromper ! Jarni , si j'avais de l'esprit ! Je n'en voudrais pas
beaucoup ; seulement comme M. Féruini , ça serait assez.

LUTINO.

Ah , Simplicé est encore là ; servons nous de lui. Simplicé.

SIMPLICE.

Qu'est-ce qui m'appelle ? c'est vous, monseigneur ?

LUTINO.

Tu vois bien cette échelle ; qui est là près de la chaudière ; apporte-la.

SIMPLICE.

Pour descendre ! Non , non ; M. Féruini me battrait.

LUTINO.

J'ai un secret à te dire et de l'argent à te donner.

SIMPLICE.

C'est ben tentant , vu que je suis curieux et que j'ai besoin d'argent ; mais j'ai trop peur de M. Féruini.

LUTINO.

Hé bien , écoute ; apporte l'échelle , et montes-y ; je pourrai te parler tout bas.

SIMPLICE , *courant prendre l'échelle.*

Ah ! v'là une bonne idée ; au moyen de cette échelle je saurai de quoi y retourner.

(Pendant que Simplicite monte Lutino descend.)

SIMPLICE.

Hé ben , monseigneur , vous me trompez ! Ah mon dieu , où c' que vous allez courir comme ça !

LUTINO.

Mon pauvre garçon , apprends que je suis amoureux.

SIMPLICE.

N'y a pas de mal à ça ; je le suis ben moi.

LUTINO.

Bah ! et de qui ?

SIMPLICE.

De notre voisine le petit Chaperon Rouge.

LUTINO.

Impertinent !

SIMPLICE.

Plâit-il ?

LUTINO.

Drôle que tu es !

SIMPLICE.

Hé ben , qu'est-ce qu'il a donc !

LUTINO.

Oser aimer celle dont ton maître est amoureux !

SIMPLICE.

Comment, monseigneur, vous seriez mon rival ! Ah, que j'ai de guignon, que j'en ai, que j'en ai !

LUTINO.

Si tu t'avises de la regarder en face...

SIMPLICE.

Ah, si j'avais su ça ! Et j'ai apporté l'échelle pour délivrer celui qui veut contrecarrer mes affections !

LUTINO.

Rentre au château sur-le-champ ; je veux être seul.

SIMPLICE.

Oui, seul avec ma maîtresse.

LUTINO.

Entre, te dis-je.

SIMPLICE.

Oui, je rentre, et je vas prévenir M. Férulini.

LUTINO.

Ah diable !... Ne rentre pas, coquin.

SIMPLICE.

Rentre, ne rentre pas ; lequel faire ?

LUTINO.

J'aperçois le joli petit Chaperon Rouge qui vient de ce côté ; entre dans la chaumière, je te l'ordonne.

SIMPLICE.

Mais, monseigneur...

LUTINO.

Entre, te dis-je.

(Il le pousse et ferme la porte.)

SIMPLICE.

Il va lui faire la cour... je suis perdu !... Qu'est-ce que je vois là dedans !... oh la bonne idée !... Bon, bon, j'ai trouvé un joli moyen de les déranger ; vite entrons.

(Il entre par la porte de côté dans une autre chambre.)

SCÈNE X.

LUTINO *caché derrière un rosier*, **CHAPERON ROUGE**
portant son pot de beurre et sa galette dans un corbillon.

CHAPERON ROUGE.

AIR : *Achetez des fleurs.* (Du Pauvre Diable.)

Quand fillette va seule aux champs
Tous les bergers sont autour d'elle;
En cueillant les fleurs du printemps
Quequ' fois elle perd la plus belle.

Des bois on lui fait peur chez nous ;
Mais dans les champs crainte nouvelle,
Car les amans sont, voyez-vous,
Bien plus dangereux que les loups.

Quand fillette, etc.

J'ai fait la commission de ma Mère-Grand bien exactement ; je rapporte la galette et le petit pot de beurre ; mais je ne veux pas encore rentrer ; j'ai pensé en route que c'est aujourd'hui la fête de ma Mère-Grand, et je veux cueillir un bouquet des plus belles fleurs pour les lui offrir.

(Elle pose son corbillon, et s'approche du rosier derrière lequel est caché Lutino.)

AIR : *Zélys, sans être belle.*

Cueillons la fleur jolie,
La rose, le muguet,
L'œillet ;

Pour ma mère chérie
Formons un beau bouquet.

(Elle cueille une rose.)

LUTINO, *à part.*

Faisons payer la rose ;
L'amour me dit d'oser
Sur sa bouche mi-close
Lui ravir un baiser.

(Il sort de derrière le buisson et veut l'embrasser.)

CHAPERON ROUGE.

Dieux ! qu'aperçois-je en ce moment !

LUTINO.

N'ayez pas peur, ma belle enfant;
Je viens réclamer le paiement
De cette rose.

CHAPERON ROUGE.

Moi, monsieur, je n'ai pas d'argent.

LUTINO.

On peut me payer autrement;
Aussi j'exige sur le champ
Qu'on me donne un baiser charmant.

CHAPERON ROUGE.

Oui dà, vraiment!
Et qu'en dirait ma Mère-Grand!

LUTINO.

Ensemble. { Laissez la fleur jolie,
La rose, le muguet;
Votre mère chérie
N'aura pas de bouquet.
CHAPERON ROUGE *pleurant.*
Gardez la fleur jolie,
La rose, le muguet,
Et ma mère chérie
N'aura pas de bouquet.

CHAPERON ROUGE.

Ah, monsieur! je vous connais bien; c'est vous qui êtes
seigneur de ce village; je ne vous croyais pas si méchant.

LUTINO.

Moi méchant! non; mais je suis très-intéressé; vous
avez cueilli une rose sur cet arbre qui m'appartient, et
vous ne l'emporterez pas sans la payer.

CHAPERON ROUGE.

Mais puisque je ne possède rien.

LUTINO.

Vous n'avez rien, dites-vous! Je suis riche; je vous
offre mon cœur et ma fortune si vous voulez partager mon
amour.

CHAPERON ROUGE.

L'amour! ah, monseigneur, je l'ai souvent entendu
nommer, mais je ne le connais pas.

LUTINO.

S'il ne s'agit que de vous le faire connaître...

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Quand ce dieu charmant vous engage,
Pour un seul homme on a des yeux;
Partout on trouve son image;
On voudrait le suivre en tous lieux.

CHAPERON ROUGE.

Vous éclairez mon cœur novice,

LUTINO.

Quoi, vous m'aimeriez!...

CHAPERON ROUGE.

Non, vraiment;

Mais depuis que j'ai vu Simplicite
V'la c' que pour lui mon cœur ressent.

LUTINO.

Ah ciel! préférer un misérable paysan à un jeune
homme comme moi, qui puis faire votre fortune...

CHAPERON ROUGE.

Ah dame, monseigneur!...

AIR : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

J' sais ben c' que ma Mèr'-Grand m' contait
D'un seigneur et d' Babet;
Pour époux puisqu' all' l'acceptait,
C'est qu'all' l'aimait peut-être,
Car c'est c'loi qui nous plaît
Qu'est not' seigneur et maître.

LUTINO.

Je ne m'attendais pas à un refus; pour la première fois
que j'aime c'est bien mal débiter.

CHAPERON ROUGE.

Adieu, monseigneur; je vais retrouver ma Mère-Grand.
Laissez-moi prendre mon corbillon, sans lequel je ne puis
entrer.

LUTINO *le saisissant.*

Votre corbillon! vous ne l'aurez pas.

CHAPERON ROUGE.

Ma-Mère-Grand me grondera.

LUTINO.

Tant mieux, cela vous apprendra à être si sévère.

Air de la Sauteuse.

Non,
Ce corbillon
Pour ma rose me reste en gage;
A moins d'un baiser,
Moi je dois vous le refuser.

CHAPERON ROUGE.

Mais avec raison
Ma Mère-Grand fera tapage;
Sans mon corbillon
Puis-je rentrer à la maison!
Ah! rendez-le moi;
Vous ne pouvez en faire usage.

LUTINO.

Dites-moi pourquoi
Ici vous refusez ma foi?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FÉRULINI, à la fenêtre du château.

FÉRULINI.

Suite de l'air.

Que vois-je là bas!
Mon prisonnier libre! ah! j'enrage;
Courons sur ses pas;
Morbleu, qu'il ne m'échappe pas.

(Il descend.)

CHAPERON ROUGE.

Hélas, monseigneur!
Je n'entends pas votre langage;
Hélas, monseigneur!
Voulez-vous faire mon malheur!

LUTINO.

Nop,
Ce corbillon
Pour ma rose me reste en gage.
Dites-moi pourquoi
Ici vous refusez ma foi.

Ensemble.

CHAPERON ROUGE.
Non,
Mon corbillon
Ne doit pas vous rester en gage;
Ah! rendez-le moi;
Un autre que vous a ma foi.

(Lutino veut faire avec le corbillon ; il rencontre Férulini qui sort du château.)

FÉRULINI , *le saisissant.*

Oh ! oh ! monseigneur , par où diable vous êtes-vous échappé !

LUTINO.

Vous venez bien mal-à-propos.

CHAPERON ROUGE.

Monsieur , il ne veut pas me rendre mon corbillon.

FÉRULINI *le lui prenant.*

Voyez-vous ça ! Rentrez , ou cette férule vous apprendra votre devoir.

Air des Bourgeois de Châtres.

Allez , je vous en prie ,
Vous ennuyer là haut ;
Cette fille jolie
N'est pas ce qu'il vous faut ;
Parbleu , je vous voyais , là , de cette fenêtre ,
Prendre leçon dans ce métier ,
Et ma foi , pour un écolier ,
Vous êtes passé maître.

(Il le pousse dans le château.)

Je prends la clef ; nous verrons si vous sortirez encore.

SCENE XII.

FÉRULINI , CHAPERON ROUGE.

CHAPERON ROUGE.

Monsieur , je vous remercie bien ; maintenant vous allez me rendre mon corbillon.

FÉRULINI.

Pauvre petite ! elle est charmante... Cet étourdi vous a tourmentés !

CHAPERON ROUGE.

Oui , monsieur.

FÉRULINI.

N'écoutez pas les jeunes garçons , mon enfant.

CHAPERON ROUGE.

Oh non , monsieur ; ma Mère-Grand me l'a bien défendu.

FÉRULINI.

Ce sont de petits trompeurs, des papillons... mais écom-
tez les gens d'un âge mûr, comme moi, par exemple.

CHAPERON ROUGE.

Voulez-vous me rendre mon corbillon ?

FÉRULINI.

Mais vous êtes bien pressée.

CHAPERON ROUGE.

C'est que ma Mère-Grand m'attend.

FÉRULINI.

Que je me chargerais volontiers de l'éducation d'une
élève aussi gentille !

CHAPERON ROUGE.

Ah, monsieur ! je vous remercie ; je ne veux pas être
savante.

FÉRULINI.

AIR : *Le premier pas.*

Sans le savoir,
Fillette intéressante,
Du tendre amour vous nous donnez l'espoir ;
Dès qu'on vous voit votre œil fripon nous tente ;
Vous nous charmez, et vous êtes savante
Sans le savoir.

CHAPERON ROUGE.

Sans le vouloir
Nous suivons la nature ;
Tel nous chérit que j' voyons tout en noir ;
C' qu'on a dans l' cœur se lit sur la figure :
T'nez, si j' vous plais, monsieur, c'est, je vous jure,
Sans le vouloir.

FÉRULINI.

Ah ! votre joli petit minois est un livre dans lequel j'ai-
merais bien à étudier les secrets du cœur féminin.

CHAPERON ROUGE.

Mon dieu ! ses yeux me font peur... je me croyais déli-
vrée... du moins l'autre était plus gentil.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS , SIMPLICE dans la chambrette , avec des habits de la Mère Grand.

SIMPLICE.

J' dis qu' c'est à s'y méprendre , et que je peux renvoyer tous les amoureux du monde. (*Il regarde par la fente de la porte.*) Hé ben , qu'est- ce que je vois ! M. Férolini avec ma bonne amie !... appelons-là. (*Faisant la voix de vieille.*) Hé bien , ma fille , que faites-vous donc là dehors depuis une heure ?

CHAPERON ROUGE.

Ab, monsieur ! vous voyez bien , ma Mère-Grand m'appelle.

FÉROLINI.

Diable , cela me contrarie ; tenez , voilà votre panier. (*A part.*) Ne nous écartons pas , pour la guetter quand elle sortira.

(Il sort.)

SCENE XIV.

SIMPLICE en Mère-Grand , dans le fauteuil,
CHAPERON ROUGE.

CHAPERON ROUGE frappant.

AIR : *Et zig et zog.* (De Richard.)

Toc, toc, toc, toc ; ouvrez ; me v'là.

SIMPLICE déguisant sa voix.

Répondez ; qui va là ?

CHAPERON ROUGE.

C'est votre petit enfant
Qui revient vers sa Mère-Grand.

} bis.

SIMPLICE.

Mon enfant , je suis bien lasse ;

Je ne puis quitter ma place ;

Mais tu peux entrer sans ça :

Regarde bien , ma fillette ;

Puis pousse la chevillette ;

La bobinette cherra.

CHAPERON ROUGE *ouvrant.*
Toc, toc, toc, toc ; j'ouvre ; me v'là.

SIMPLICE.

Mets ton corbillon là,
Et tout d' suite, mon enfant,
Viens embrasser ta Mère-Grand.

CHAPERON ROUGE.

V'là la galette et le petit pot de beurre que ma mère
vous envoie.

SIMPLICE.

C'est bon ; mets cela sur la huche. Tu as été bien long-
temps en route ; tu te seras amusée !

CHAPERON ROUGE.

Non, ma Mère-Grand ; c'est que je me suis occupée à
cueillir des fleurs pour vous souhaiter votre fête.

SIMPLICE.

Comment, c'est aujourd'hui ma fête !

CHAPERON ROUGE.

Sûrement, la Sainte-Barbe.

SIMPLICE *à part.*

Je l'avais oublié.

CHAPERON ROUGE.

Plait-il, ma Mère-Grand ?

SIMPLICE.

Rien, rien ; viens donc m'embrasser, mon enfant.

CHAPERON ROUGE.

Vous n'êtes donc plus fâchée ! vous me tutoyez à pré-
sent ; ce matin c'était vous...

SIMPLICE.

Comment, j'étais fâchée à ce matin ! et pourquoi donc ?

CHAPERON ROUGE.

Vous savez bien que vous m'avez grondée parce que
j'étais trop longtemps à ma toilette, et que vous m'avez dit
que pour me punir je serais huit jours sans vous em-
brasser.

SIMPLICE.

J'ai dit ça à ce matin !

CHAPERON ROUGE, *à part.*

Ah, mon dieu ! ma Mère-Grand perd la mémoire : ce que c'est que l'âge !

SIMPLICE.

Hé bien , je te pardonne ; viens.

CHAPERON ROUGE.

Non, non, je ne vous embrasserai que dans huit jours.

SIMPLICE.

Je te pardonne, te dis-je ; viens donc m'embrasser.

CHAPERON ROUGE.

Mais , ma Mère-Grand, votre voix me semble bien changée.

SIMPLICE, *toussant.*

Oui ; c'est que depuis ton départ j'ai attrapé un gros rhume ; je suis enrhumée comme un loup.

CHAPERON ROUGE.

Ah , comme ça vous a changé la figure !

SIMPLICE.

Tu trouves ?

CHAPERON ROUGE.

Je ne vous reconnais pas.

SIMPLICE.

J'ai sûrement de la fluxion.

CHAPERON ROUGE, *fixant Simplicie.*

Air des Bossus.

Ah ! qu' vous avez de grands yeux, ma Mèr'-Grand !

SIMPLICE.

Hé mais, c'est pour te mieux voir, mon enfant.

CHAPERON ROUGE.

Ah ! qu' vous avez de grands bras, ma Mèr'-Grand !

SIMPLICE.

Mais c'est pour mieux te tenir, mon enfant.

CHAPERON ROUGE.

Ah ! qu' vous avez de grand's jamb's, ma Mèr'-Grand !

SIMPLICE, *se levant.*

Dam', c'est afin d' mieux courir, mon enfant.

CHAPERON ROUGE.

Ah ! qu' vous avez un' grand' bouch', ma Mèr'-Grand !

SIMPLICE *l'embrassant.*

C'est afin d' mieux t'embrasser, mon enfant.

CHAPERON ROUGE.

Ah! c'est singulier, ma Mère-Grand; vous m'avez embrassé bien souvent, et ça ne m'a jamais fait c't effet-là.

SIMPLICE, *à part.*

Je crois bien. (*On entend la ritournelle du chœur suivant.*)
Qu'est-ce que j'entends donc!

CHAPERON ROUGE.

Ah! ma Mère-Grand, ce sont tous les habitans du village; ils ont des bouquets à la main; ils viennent vous souhaiter votre fête.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES
avec des bouquets.

CHŒUR.

Air du paysan de Barrège.

V'là qu' c'est aujourd'hui la fête
De cette bonne Mère-Grand,
Qu' j'aimons tant;
Que chacun de nous s'apprête
A lui fair' son compliment.

(Chaperon Rouge ouvre la porte et sort avec Simplicie.)

UNE VILLAGEOISE.

Je venons tous rendre hommage
A vot' caractère' si doux,
Qu' j'aimons tous;
A vos vertus, à votre âge,
Et pis déjeûner chez vous.

CHŒUR.

V'là qu' c'est aujourd'hui la fête, etc.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FÉRULINI.

FÉRULINI.

Une fête! c'est charmant; bonne occasion pour déclarer ma passion.

SIMPLICE *aux villageois.*

Je vous remercie bien, mes amis, et je veux vous régaler comme il faut. Entrez dans ma chambrette; il y a sur la huche du beurre et de la galette; c'est pour vous.

(Plusieurs villageois entrent dans la chambrette.)

CHAPERON ROUGE.

Comment, ma Mère-Grand, vous donnez votre déjeuner!

SIMPLICE.

Je n'ai pas faim.

FÉRULINI.

Permettez, bonne mère, que je me joigne à ces braves gens pour vous offrir...

SIMPLICE, *tendant la main.*

Quoi?

FÉRULINI.

Les vœux les plus sincères pour votre félicité.

CHAPERON ROUGE, *à part.*

Ils sont tous ici; il n'y a que Simplicé que je ne vois pas. Ah! je lui en veux bien de cela.

(On entend un bruit comme celui de vitres cassées.)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LUTINO, *sortant par la fenêtre du rez-de-chaussée.*

FÉRULINI.

Qu'entends-je au château! Je parie que c'est monseigneur qui casse les vitres.

LUTINO.

Rangez-vous, vous autres.

TOUS, *avec respect et ôtant leurs chapeaux.*

C'est monseigneur!

LUTINO.

Ah, l'on voulait m'empêcher de sortir! Je savais bien que je trouverais un passage. (*A Simplicé.*) Ne vous dérangez pas, bonne vieille; je viens ici apporter de la joie et non pas du chagrin; je veux faire une noce, et j'y invite d'avance tout le village.

TOUS.

Une noce !

SIMPLICE.

La noce de qui ?

LUTINO.

La noce de cette belle enfant avec moi.

TOUS.

Avec monseigneur !

FÉRULINI.

Y pensez-vous !

SIMPLICE.

Vous, monseigneur, épouser une simple villageoise !

LUTINO.

Je le veux.

SIMPLICE.

C'est bien de l'honneur pour nous, mais ça ne se peut pas. Je l'ai promise à mon bon ami Simplicite ; il l'aime ; il en est aimé : n'est-ce pas, ma fille ?

CHAPERON ROUGE.

Oui, ma Mère-Grand.

SIMPLICE.

Vous voyez, je ne lui fais pas dire ; Simplicite n'est pas riche, mais c'est un charmant garçon.

LUTINO.

C'est un misérable, que je veux assommer.

SIMPLICE.

Monseigneur !

LUTINO.

Qu'on me cherche ce drôle-là ; où est-il ?

CHAPERON ROUGE.

Ah, monseigneur ! ne lui faites pas de mal, je vous en prie.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, ensuite LA MÈRE-GRAND.
CHŒUR.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

SIMPLICE et CHAPERON ROUGE.

Ah, vous avez l'âme si bonne !
Il faut pardonner, monseigneur.

LUTINO à *Chaperon-Rouge.*
Vous voulez que je lui pardonne
De m'avoir ravi votre cœur !

LA MÈRE-GRAND, *arrivant.*
Mon dieu, j'ai couru sur sa trace
Sans rencontrer ma pauvre enfant.
Hé mais, qu'aperçois-je à ma place !
Auprès d'elle une autre Mère-Grand !

SIMPLICE, *à part.*

Morgué, sa présence me trouble ;
Me voilà pris en ce moment ;
Avec raison ils voient double,
Puisque nous voilà deux Mère-Grand.

Ensemble.

TOUS.

Morguen, est-c' qu'un charme nous trouble !
Comment qu' ça s' fait dans ce moment !
Apparemment qu' j'y voyons double,
Puisque je voyons deux Mère-Grand.

LA MÈRE-GRAND.

Parlez donc ; qui êtes-vous ?

SIMPLICE, *se jetant à genoux.*

Ah, je suis perdu ! Mère-Grand, ne m'en voulez pas.

LA MÈRE-GRAND.

C'est ce drôle de Simplicie.

LUTINO.

Comment, coquin, c'est toi !

LA MÈRE-GRAND.

Et pourquoi ce déguisement ?

SIMPLICE.

Mère-Grand, c'était seulement pour avoir un petit baiser, dont j'avais tant d'envie, tant d'envie...

CHAPERON ROUGE.

Ma Mère-Grand, c'était vous que je croyais embrasser.

LA MÈRE-GRAND.

A quoi t'ont servi tous mes conseils!

CHAPERON ROUGE.

Dame, ma Mère-Grand, vous ne m'avez dit de me méfier que des loups.

LUTINO.

Je vois que j'aurais tort d'aimer une femme qui en aime un autre.

FÉRULINI.

Il n'y a pas de doute ; *nullum est dubium.*

LUTINO.

Simplice, épouse-là ; je la doterai.

SIMPLICE.

C'est trop juste.

CHAPERON ROUGE.

Merci, monseigneur.

FÉRULINI.

Monseigneur, pourquoi ne pas me la donner ; plutôt qu'à cet autre imbécile!

SIMPLICE.

Imbécile toi-même, entendez-vous.

CHAPERON ROUGE.

Ma Mère-Grand, vous y consentez?

LA MÈRE-GRAND.

Oui, ma fille; tu as quinze ans; j'aime mieux qu'un autre que moi soit chargé du soin de te garder.

SIMPLICE.

Soyez tranquille, Mère-Grand; ma femme est gentille à croquer, mais j'aurai soin que les loups ne viennent pas chez nous.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de Au Fés.

LA MÈRE-GRAND.

Il est beaucoup de loups
Dans les bois de Cythère,
Qui guettent, voyez-vous,
La gentille bergère;
Ces loups gloutons,
Que doit craindre une mère,
Sont les lurbns
Qui croquent les tendrons.

SIMPLICE.

Morgué, parmi les loups
De toutes les manières,
Il en est un chez nous
Que l'on n'attrape guère ;
Ce loup méchant
Qui s' gliss' dans les affaires
C'est l'intrigant,
Qui croque notre argent.

LUTINO.

On voit encor beaucoup,
Sur les pas de cent belles,
Courir un certain loup
Qui les trouve cruelles ;
Mis en défaut
Par les bergers fidèles,
Ce n'est qu'un sot
Qui croque le marmot.

FÉRULINI.

De certain autre loup
Quand donc sera-t-on quitte !
A quatre heures surtout
Il se met en visite ;
Ne voit-on pas
Que ce loup parasite
Partout, hélas,
Croque les bons repas !

CHAPERON ROUGE au Public.

Le critique jaloux,
Le frondeur trop sévère,
Plus méchants que les loups,
Aux auteurs font la guerre :
Lorsqu'ici tous
Nous cherchons à vous plaire,
Veuillez pour nous
Donner la chasse aux loups.

FIN.

NOTA. Si l'on n'a pas un amoureux très-jeune, le rôle de Lutino
peut être joué par une femme.